

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

Les riches robes en soie miroitaient toujours dans la paisible chambrette de Marguerite. Elle travaillait sans relâche et entassait ses économies qu'elle comptait chaque jour, car elles lui permettraient de faire vivre son père quand il reviendrait, et, tant qu'il vivait de son travail à elle, il vivait du moins honnêtement.

La jeune fille maniait adroitement son aiguille et était habile en tout, car elle avait la forte intelligence de son père et sa faculté de perception rapide. Elle était donc à même de se procurer beaucoup d'ouvrage et elle était passablement payée de son travail.

Le 27 août, Marguerite rapporta une belle robe à une dame de Clapham, une veuve nommée Austin, la mère de ce Clément Austin qui était caissier dans la maison de banque Dunbar, Dunbar & Balderby. Evidemment Marguerite ignorait dans quelle situation le fils de cette dame se trouvait vis-à-vis de la maison Dunbar. Elle savait seulement que mistress Austin était une de ses pratiques, qu'elle était bonne et libérale et que c'était un plaisir de travailler pour elle.

Elle avait rencontré Clément Austin dans la maison de sa mère et le jeune homme avait admiré la jolie figure de la couturière. Il s'était trouvé sur son passage et l'avait saluée aussi respectueusement qu'une duchesse, mais aucune parole n'avait été échangée entre eux.

Dans cette soirée du 27 août, Clément Austin se trouvait assis dans le joli salon de sa mère, lorsque la couturière fut introduite chez sa patronne. On causa longuement de la robe et puis Marguerite reçut son argent ; mais mistress Austin avait l'habitude de bavarder un peu avec la jeune fille, dont les douces et charmantes manières avaient sur elle une favorable impression.

« Je vous ai trouvé une autre pratique, miss Wentworth, dit mistress Austin, et j'espère que ce ne sera pas la dernière. Vous êtes si habile qu'on doit vous encourager quoique, à vrai dire, ce soit une honte que vous consacriez vos talents à la couture. »

Clément Austin regarda en souriant la figure pâle et pensive de la couturière. La jeune fille ressemblait à une des madames de Raphaël à la douce lumière de la lampe à abat-jour. Elle paraissait presque trop belle pour la terre, et à coup sûr beaucoup trop belle pour une vie de fatigue monotone.

Elle était tout l'opposé de Laure Dunbar. La brillante beauté de la jeune héritière ressemblait au soleil éclatant de juin. La figure de Marguerite avait la froideur mélancolique de la lune au printemps. Elle avait l'air d'une femme créée pour souffrir, tandis que Laure semblait n'être venue au monde que pour être heureuse.

« A propos, miss Wentworth, s'écria mistress Austin après avoir parlé de toutes sortes de choses, je suppose que vous avez appris la nouvelle de cet affreux assassinat qui fait tant de bruit.

—Un affreux assassinat... non, madame ; j'apprends rarement des choses de ce genre, car la personne avec qui je loge est vieille et sourde. Elle s'inquiète fort peu de ce qui se passe dans le monde, et je suis trop occupée pour m'en inquiéter moi-même.

—Ah ! dit mistress Austin. Eh bien ! ma chère, vous me surprenez réellement. Je croyais que cette terrible affaire avait fait grande sensation à cause du grand M. Dunbar qui s'y trouve mêlé.

—M. Dunbar ! s'écria Marguerite regardant son interlocutrice avec des yeux dilatés par l'étonnement.

—Oui, ma chère, M. Dunbar, le riche banquier. Je me suis beaucoup intéressée à cet événement, parce que mon fils est employé à la banque de M. Dunbar. Il pa-

rait qu'un vieux serviteur, un valet de confiance de M. Dunbar, a été assassiné à Winchester ; et tout d'abord M. Dunbar a été soupçonné du crime, quoique la chose soit évidemment d'un ridicule achevé. Pour quel motif aurait-il pu assassiner son vieux valet ? Pourtant, il a été soupçonné et quelque stupide magistrat l'a fait arrêter. Il y a eu un interrogatoire la semaine passée, et cet interrogatoire a été ajourné à aujourd'hui même. Nous ne saurons le résultat que demain. »

Marguerite était assise et écoutait, la figure pâle comme celle d'une morte.

Clément Austin s'aperçut du changement terrible survenu en elle.

« Ma mère, dit-il, vous ne devriez pas parler de ces choses-là devant miss Wentworth ; vous l'avez tout effrayée. Souvenez-vous qu'elle peut ne pas être aussi forte d'esprit que vous.

—Non, non, dit Marguerite d'une voix étouffée, je... je... désire tout entendre ; mistress Austin, dites-moi le nom de l'homme assassiné.

—Joseph Wilmot.

—Joseph Wilmot, répéta Marguerite lentement : elle avait toujours connu son père sous le nom de James Wentworth, mais n'était-il pas possible, probable même que Wilmot fût son vrai nom ? Elle avait de bonnes raisons pour soupçonner que celui de Wentworth était faux.

« Je vous prêterai un journal, dit mistress Austin avec bonté, si vous désirez réellement connaître les détails de cet assassinat.

—Prêtez-le-moi, s'il vous plaît. »

Mistress Austin choisit un journal hebdomadaire parmi une foule d'autres éparpillés sur une table. Elle le plia et le tendit à Marguerite.

« Donnez un verre de madère à miss Wentworth, ma mère, s'écria Clément Austin, je suis sûr que cette conversation à propos de meurtre l'a fort émue.

—Non, non, pas du tout ! répondit Marguerite. Je préférerais ni rien prendre. Je désire rentrer au plus vite. Bonsoir, mistress Austin. »

Elle sortit du salon avant que la veuve pût insister auprès d'elle, mais Clément Austin la suivit dans le vestibule.

« Miss Wentworth, dit-il, je sais que quelque chose vous a agitée. Je vous en pris, revenez au salon et attendez que vous soyez plus calme.

—Non, non, non.

—Laissez-moi vous accompagner jusque chez vous, alors.

—Oh ! non, non, s'écria-t-elle en voyant le jeune homme se mettre en travers de la porte, par pitié, ne me retenez pas, monsieur Austin, ne me suivez pas. »

Elle passa à côté de lui et s'éloigna précipitamment de la maison. Il la regarda disparaître dans le crépuscule et revint ensuite au salon en soupirant.

« Je n'ai pas le droit de la suivre malgré elle, se dit-il, je n'ai pas le droit de m'imposer à elle, ou de m'occuper d'elle. »

Il se jeta dans un fauteuil et prit un journal, mais il n'en lut pas six lignes. Il réfléchissait profondément pendant que ses yeux étaient fixés sur la page.

« Pauvre fille, se dit-il à lui-même au bout d'un moment, pauvre fille abandonnée. Elle est trop pure et est trop belle pour lutter avec le monde. »

Marguerite Wentworth parcourut rapidement la distance qui la séparait de son logis. Elle tenait le journal plié fortement serré contre son sein. C'était son arrêt de mort peut-être. Elle ne s'arrêta et ne ra-

entit sa marche que lorsqu'elle fut arrivée à l'étroite ruelle qui menait au bord de l'eau.

Elle ouvrit la porte du cottage, les verrous et les serrures n'étaient pas nécessaires en un pareil endroit, et elle monta dans sa chambrette, cette chambrette où son père lui avait dit le secret de sa vie, cette chambrette où elle avait juré de se souvenir du nom d'Henri Dunbar.

Elle enflamma une allumette, alluma sa chandelle et s'assit tenant en main le journal. Elle le déplaça et ses yeux, avides et dilatés, parcoururent les pages. Elle ne tarda pas à trouver ce qu'elle voulait.

Assassinat de Winchester.—Derniers détails.

Marguerite Wentworth lut cette horrible histoire. Elle lut le compte rendu du meurtre commis, deux fois... lentement et avec fermeté. Ses yeux étaient secs et elle se sentait au cœur le courage du désespoir.

« J'ai juré de me souvenir du nom de Henri Dunbar, dit-elle d'une voix lente et sombre, j'ai de bonnes raisons pour ne pas l'oublier maintenant. »

Dès le commencement elle n'avait pas douté le moins du monde, elle n'avait eu qu'une idée et cette idée était une conviction. Son père avait été assassiné par son ancien maître. Cet homme, Joseph Wilmot, c'était son père, le meurtrier c'était Henri Dunbar. Le compte rendu du journal lui révéla comment la victime avait, d'après son propre aveu, rencontré son frère à la gare de Waterloo dans l'après-midi du 16 août. C'était précisément dans cette après-midi que James Wentworth avait quitté sa fille pour aller à Londres en chemin de fer.

Il avait rencontré son ancien maître, l'homme qui lui avait fait tant de mal, le misérable au cœur sec qui l'avait si cruellement trahi. Il avait été violent peut-être et avait menacé Henri Dunbar et puis... puis l'homme riche, traître et dur dans sa vieillesse comme dans sa jeunesse, avait trompé son ancien valet en feignant pour lui de l'amitié, l'avait entraîné dans un endroit écarté et là il l'avait assassiné pour que les secrets du passé fussent enterrés avec sa victime.

Quant au vol des habits, de l'argent, du portefeuille, tout ceci évidemment entraînait dans le plan bien combiné d'Henri Dunbar.

La jeune fille replia le journal et le glissa dans son corsage. C'était un étrange papier que celui qui reposait sur ce sein virginal, torturé intérieurement par une douleur froide qui ressemblait à l'agonie de la mort.

Marguerite prit sa chandelle et fut dans une petite chambre où couchait son père quand il restait avec elle.

Il s'y trouvait une vieille malle à moitié démantelée, recouverte en poil de chèvre et entourée d'une corde usée. La jeune fille s'agenouilla devant la malle et posa sa chandelle sur une chaise à côté d'elle. Puis avec ses doigts effilés elle essaya de défaire les nœuds de la corde. La tâche n'était pas facile et elle se meurtrit les doigts avant d'en finir. Mais elle y parvint à la longue et souleva le couvercle.

Elle contenait de vieux vêtements râpés, roulés et poussiéreux qui y avaient été jetés pêle-mêle, des pipes cassées, de vieux journaux dont les caractères avaient blanchi, et dont plusieurs passages étaient marqués d'un trait de plume. Une faible odeur qui se dégageait de ce tas de vieilleries, de ces herbes que le grand océan le Temps jette sur le rivage du présent, accusait le voisinage des souris. Tout au fond de la malle, parmi des débris de tabac, des bouts de cigares pétrifiés et des chiffons de papier, se trouvaient quelques lettres.

Marguerite les ramassa et les examina. Trois d'entre elles, très-vieilles, jaunies et presque en lambeaux, étaient adressées à Joseph Wilmot, par l'intermédiaire du gouverneur de l'île de Norfolk, en caractères soignés et réguliers comme ceux d'un commis aux écritures.

C'était une terrible adresse. Marguerite Wentworth courba la tête sur ses genoux et sanglota tout haut :

« Il avait été bien coupable et avait besoin d'une longue vie de repentir, songea-t-elle, mais il a été assassiné par Henri Dunbar. »